

La bottega dei sali e tabacchi

I sali



Amarcord, quand j'étais enfant, dans l'après guerre

J'aimais bien, le matin, aller avec ma grand-mère acheter du sel à la boutique dei "sali e tabacchi". A cause du fisc, le sel était taxé et vendu uniquement là.

A l'entrée de la boutique il y avait "una machinetta" jaune, comme les distributeurs de chewing-gum actuels. On mettait une pièce de 10 lire dans la "machinetta", on tournait une poignée et il sortait "una figurina" de cycliste. Puis après les cyclistes il y a eu les footballeurs. C'étaient les premières images Panini ! Elles étaient de la taille d'une main, en papier cartonné. "La figurina" n'était pas une photo comme maintenant, mais le dessin fidèle du portrait du sportif. Tous les enfants en possédaient des paquets qu'ils gardaient précieusement. Ces images servaient à des échanges pour les collections mais surtout pour différents jeux, comme celui qui consistait à lancer des images contre un mur et le propriétaire de l'image la plus proche du mur ramassait toutes les images des autres enfants.

Passée l'entrée, tous les "sali e tabacchi" étaient identiques. Dans une lumière blafarde, il y avait en face de la porte, un comptoir avec deux vitrines. Dans ces vitrines étaient entreposés des sacs de bonbons, des boîtes de chocolats, des imprimés, des stylos. Entre les deux vitrines, le comptoir était sans rien. C'est là que se tenait le commerçant. De chaque côté de l'entrée, à hauteur de ceinture, il y avait une étagère. Sur chaque étagère il y avait des petites boîtes grises en plastique qui contenaient une éponge orange toujours mouillée. En dessous des étagères, à chaque coin de la pièce il y avait une corbeille à papiers en fil de fer.

Rien n'était dû au hasard, chaque objet avait un but bien défini.

"Nella a bottega dei sali e tabacchi" en plus du sel on pouvait acheter des timbres et aussi des feuilles de papier qui une fois écrites se pliaient en forme d'enveloppe. Le commerçant les tenait dans un classeur sans age, qu'il rangeait toujours sous le comptoir.

On ne léchait jamais les enveloppes pour les fermer, ni les timbres pour les coller. A la place, on prenait sur les étagères une des petites éponges oranges et avec on mouillait la bande collante.

C'est aussi ici qu'on pouvait acheter un billet de "la loteria di Merano", la loterie nationale italienne.

Mais surtout c'est ici que l'on remplissait les bulletins du Totocalcio.

Si le matin on voyait quelques femmes venir chercher leur sel, l'après midi c'était le royaume du football. Chacun s'installait sur l'étagère et remplissait son bulletin en commentant ses prévisions que contestait le voisin.

"X X 1,

ma no, ma no, domenica la Juve vince, dunque X X 2...."

Et on recommençait, sans fin, les bulletins que l'on froissait et jetait dans les corbeilles à papiers. La discussion commençait en début d'après midi et se terminait tard le soir, mais avec un défilé permanent de participants qui n'étaient jamais les mêmes du début à la fin. Mais quelle importance, le principal n'était-il pas de savoir si dimanche "la Juve vince, si o no ? 1 o 2 ?"

Amarcord, si amarcordque dans les échanges entre gamins, "una figurina di Coppi valeva dieci figurine degli'altri corridori". Mais, "la figurina di Coppi" était rare, très rare, comme celle de Bartali et il fallait beaucoup de patience pour en trouver une.

La bottega dei sali e tabacchi

I tabacchi

Amarcord, quand j'étais enfant, dans l'après guerre
....Les cigarettes et le tabac était une affaire d'hommes.

Dans les années cinquante, les cigarettes étaient vendues au détail. Puis il y a eu les paquets. Je me souviens "delle Nazionali Sportazione" qui étaient des petits paquets blancs avec un dessin de casque ailé. Il y avait aussi les "Stop". Leur format était celui des cigarettes américaines. Le paquet était zébré de noir et blanc avec un feu tricolore sur chaque face. Et surtout il y avait les "américaines", en particulier les Marlboro qui coûtaient très cher. Les Marlboro étaient les cigarettes préférées des "gâgâ".

Les "gâgâ" étaient ceux qui se pavanaient en ville. Ils tenaient toujours leur paquet à la main et au bar ils le posaient toujours bien en vue pour qu'on le voie. Comme on dit aujourd'hui ils "roulaient leur caisse".

Dans les années soixante, lorsqu'on achetait un paquet de cigarettes, le vendeur en mettait toujours trois sur le comptoir. Alors l'acheteur, minutieusement et longuement palpait chaque paquet, comme des camemberts. Il choisissait le paquet qui à son goût avait le tabac, ni trop sec et ni trop humide ! Ca c'était l'art de fumer !



Les anciens venaient acheter leurs cigares "i toscani". Ils n'étaient pas beaux comme les cigares actuels. Ils étaient difformes, d'une quinzaine de cm de long, effilés aux extrémités et renflés au milieu. Les anciens les coupaient en deux et les tenaient à la

bouche comme dans les films de Sergio Leone. Pour les allumer ils avaient "i zolfanini", de grosses allumettes avec le bout en soufre qui s'allumaient en les frottant sur n'importe quoi. Il y avait bien "i cerini" avec une photo en noir et blanc sur la boîte et leur frottoir sur la tranche, mais ils étaient trop petits pour les cigares et surtout les pipes.

Le briquet le plus courant était plat et en métal argenté. Il était à essence. D'un côté il y avait de la ouate imbibée d'essence avec une mèche et une petite pierre cylindrique, grise, de quelques mm, qui faisait une mauvaise étincelle et de l'autre côté la roulette et le bout de la mèche. La flamme était toujours immense, ondulante, rouge sombre et avec une fumée noire.

Les briquets à gaz étaient rares, chers et recherchés, comme Feudor ou Silver Match que l'on apportait de France.

Amarcord, si amarcordavoir vu nos anciens pester sur leur briquet à essence qui refusaient obstinément d'allumer leur pipe et quand, enfin ils y arrivaient, ils avaient de longues traces noires de fumée sur le visage.